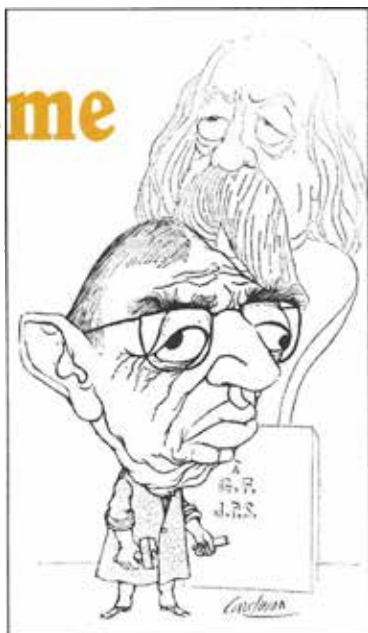


d'un volontaire du bilinguisme

PAR AHMAD BEYDOUN



Ahmad Beydoun s'est imposé depuis plusieurs années comme l'un des intellectuels libanais les plus respectés. Aussi bien au Liban qu'en France, où il est souvent appelé à intervenir. Sociologue, mais aussi poète, il est connu pour le soin extrême qu'il apporte à son expression et pour son souci permanent de mettre en question les usages de la langue. Des langues plus exactement, en l'occurrence l'arabe et le français, comme on le voit dans le texte qu'il a lu en recevant les Palmes académiques, en octobre dernier. Nous le publions intégralement ici parce que ce document très personnel en dit sans doute plus sur les richesses du bilinguisme bien compris qu'une dizaine de colloques.

POUR NADINE MÉOUCHY

LE CHAT (LOURDEMENT) BOTTÉ. J'ai appris le français d'abord à l'école de mon village. Vers l'âge de dix ans, je pataugeais encore dans *Le Chat botté*. J'étais déconcerté par cette langue où l'on devait prononcer «ils sortent» ce qui s'écrivait noir sur blanc «il,s sort.ent». Surtout, je restais bouche bée devant le fait qu'on dût appeler «Joseph» ceux qui, selon moi, s'appelaient de toute évidence «Josep,ch». Ce que cette dernière bizarrerie avait pour moi de tragique se mua franchement en ridicule lorsque j'appris, par hasard, que «Joseph» n'était autre, en définitive, que le familier Yûsuf. Je saisisais mal le dessein dans lequel la Providence avait creusé un fossé si profond entre deux formes d'un même prénom. J'accrochai donc le Yûsuf qui se trouvait être à portée de ma main — mon condisciple des leçons particulières de

grammaire et d'orthographe — et le surnommai «Josep.ch». Sobriquet qui lui colla à la peau pendant des lustres.

À dix ans, j'éprouvais donc des étonnements dignes d'enfants plus jeunes. Sous d'autres cieus, on aurait soupçonné quelque retard mental. À Bint-Jubayl, en revanche, je faisais figure de pionnier. Et lorsque nous entamâmes, au cours de l'année suivante, une lecture partielle du *Cid*, c'est le directeur de l'école qui se dérangea, en personne, pour m'interpeller: «*Rodrigue! as-tu du cœur?*»

Le village était passablement antifrçais. Il avait été brûlé par la troupe du colonel Niéger, en 1920, et bombardé, même, par des avions: oiseaux d'enfer auxquels la population n'était guère habituée à l'époque mais qui ne devaient plus s'absenter très longtemps depuis. Le fait fut consigné par la poésie populaire

La campagne française avait été déclenchée en représailles au sordide massacre perpétré au village voisin de 'Ayn Ibil par des bandes fanatisées, en partie bint-jubayloises. Mais le commandement français visait aussi à occuper l'intérieur du Jabal 'Amil et à liquider (deux mois avant Maysaloun) la guérilla fayçaliste qui avait infligé aux troupes d'occupation d'assez lourdes pertes.

Plus tard, en 1936, la relève de la *za'âma* à Bint-Jubayl s'était effectuée sur le fond de l'émeute qui avait ensanglanté le village dans le contexte de l'effervescence nationaliste que connaissaient alors diverses contrées du Levant. Si, au milieu du siècle, le souvenir de 1920 — dont les images n'avaient d'ailleurs rien de vaillant — était déjà émoussé, celui de 1936 constituait, par contre, le mythe fondateur des notoriétés locales en place.

Il n'empêche qu'à travers les bribes d'information que l'on avait sur la civilisation dont ils constituaient les repères, Paris et la Révolution française, Jeanne d'Arc et Napoléon, Rousseau et Voltaire, Lamartine et Hugo, Anatole France et Gustave Le Bon exerçaient sur la nouvelle génération de lettrés une puissante fascination. Toute connaissance, même modeste, de la langue française était fortement valorisée. Aussi le directeur de mon école faisait-il courir le bruit qu'il avait lu une cinquantaine de classiques Larousse! C'en était assez pour mettre aux abois, non seulement les écoliers qui avançaient dans ce domaine à pas de tortue, mais le village entier, toutes générations confondues. Afin de mieux asseoir la terreur qu'il faisait régner sur l'école, le directeur avait trouvé un stratagème supplémentaire: il maintenait le *Petit Larousse* ouvert sur sa table si souvent que les instituteurs qui passaient à son bureau se mirent à raconter qu'il était en train d'apprendre le dictionnaire par cœur. Le *Petit Larousse* en imposait. Jamais de mémoire de Bint-Jubaylois, on n'avait vu de volume aussi épais, imprimé en si petits caractères et rédigé, au surplus, en langue étrangère. On s'étonnait, bien sûr, qu'il s'appelât le *Petit Larousse*. Personne n'avait vu le Grand. Alliant ainsi le pouvoir au savoir, notre directeur devenait le pharaon de l'école; il y exerçait une autorité sans partage.

Je n'étais pas un élève très appliqué mais j'étais têtue et j'aimais la difficulté. Aussi, au sortir de la sixième, consacrai-je tout le temps libre que me laissaient au cours des vacances les parties de cartes à la lecture des *Trois Mousquetaires* que je ne terminai qu'à la fin de l'été. L'été suivant, je le sacrifiai à la lecture d'un roman de Hemingway, en traduction française, bien entendu. Du côté de l'arabe, le spectacle était nettement différent: à l'âge de 14 ans je retenais déjà dans ma jeune mémoire plusieurs milliers de vers, une partie du Coran, le manuel de

grammaire et beaucoup d'autres choses. J'avais lu (plusieurs fois, pour certaines) toutes les monumentales *Sîra* des héros populaires et je commençais à m'intéresser aux romans contemporains.

AU COUVENT, LE SAINT... C'est au couvent de Machmouché, où je rentrai en troisième, que je commençais à résoudre le grave problème de la vitesse de lecture qui hypothéquait mes rapports aux livres français. Curieusement, la petite bibliothèque du collège comptait surtout des romans de Maurice Leblanc et de Jules Verne. Ils me passionnèrent à tel point que j'arrivais désormais à avaler un roman en moins d'une semaine; ce qui, comparativement à l'interminable martyre qu'avait constitué pour moi mes lectures de Dumas et de Hemingway, représentait un exploit inouï.

Je tombai successivement, à la même époque, sur un prof de français puis, en classe de seconde, sur un prof de littérature française qui, manifestement, n'adoraient pas leur métier. Ils



Le philosophe René Habachi

Le Petit Larousse en imposait, on s'étonnait bien sûr qu'il s'appelât le Petit Larousse

préféraient débattre en classe de sujets plus attrayants que la classification des propositions subordonnées ou l'art poétique de Boileau. Je m'efforçai donc de leur soutirer des réponses aux questions qui ravageaient mon cœur d'adolescent: Dieu existe-t-il? La vie a-t-elle un sens? Y a-t-il un fondement de la morale? Ils louvoyaient, s'esquivaient. Ils étaient tous les deux, je crois, des escrocs intellectuels. N'empêche que j'écoutais passionnément le bavardage existentialiste qu'ils débitaient. Les noms magiques de Sartre, Camus et de Beauvoir que je rencontrais aussi, quoique en caractères arabes, dans la revue beyrouthine *al-Adâb*, me devinrent familiers. Fait crucial: je vivais désormais mes inquiétudes métaphysiques en termes français.

Je retrouvai le même prof de littérature française au collège des Makassed de Saïda où j'entamai ma classe de première. J'avais décidé d'aller aux sources, de passer outre les racontars du cher prof pour me plonger directement dans la littérature existentialiste.

Un jour — réminiscence, sans doute, d'un ancien subterfuge bint-jubaylois — je posais ostensiblement sur mon pupitre *L'Homme révolté* de Camus que je venais d'acquérir. Dès qu'il l'aperçut, M. le Professeur en prit possession d'autorité, protestant que ce n'était pas une lecture pour mon âge. Le coup était d'autant plus dur que les livres français, les collections de poche exceptées, étaient chers et que j'avais dû, sans doute, essorer rudement mon budget étriqué de fumeur et de cinéphage pour me procurer celui-là. Aussi, prévenant

quelque débordement violent de la part de son élève dépité, mon maître se hâta-t-il de promettre un dédommagement équitable. Effectivement, il m'apporta dès le lendemain *Aphrodite*. Ce roman de Pierre Louÿs se révéla être pratique-

ment un manuel d'érotisme, qu'en pédagogue averti le cher maître jugeait mieux adapté à mes besoins que les élucubrations moralisantes de Camus. Il devait avoir raison puisque la fréquentation répétée d'*Aphrodite* se solda par une augmentation très sensible de ma vitesse de lecture.

L'ÊTRE ET (SURTOUT) LE NÉANT. Au cours de l'été 1961 — je venais de terminer ma première année de licence — j'attaquai *L'Être et le Néant*. Il était écrit dans le petit opuscule de Foulquié sur l'existentialisme que ceux qui avaient lu et compris le grand ouvrage de Sartre se



En huit étés, j'avais parcouru à grands pas la distance du Chat botté à L'Être et le Néant

comptaient sur les doigts d'une main. Je décidai de me compter sur un doigt de l'autre main. J'ai tenu tête vaillamment à ce minotaure qui d'ailleurs me fit l'impression de devenir, progressivement, docile, séduisant même.

J'avais dix-huit ans. En huit étés, j'avais parcouru, à grandes enjambées, la distance du *Chat botté* à *L'Être et le Néant*. L'intervalle, je l'avais meublé surtout de polars, de science-fiction, de littérature existentialiste et — baccalauréat oblige — de classiques Larousse, beaucoup moins que cinquante. En ce début d'automne, je portais le deuil de l'union syro-égyptienne qui s'était rompue le 28 septembre. J'avais aussi des chagrins d'amour. Il ne manquait plus que Fayrouz qui choisit ce moment précis pour lancer *Tikhmîn râhit hulwat al-hulwîn*. Sartre m'apprenait que l'homme était une passion inutile, que le néant s'insinuait dans l'être comme le ver dans le fruit, que nous étions condamnés à la liberté. Le monde où s'étaient déroulées mon enfance et mon adolescence chavirait. Mais au fond de mon cœur était désormais planté, comme une écharde, un mot bien français: liberté.

DES STARS ET DES MAÎTRES. Lorsque je débarquai en France, en octobre 1963, je n'avais jamais engagé de véritable conversation en français. Je répondais comme je pouvais aux oraux de fin d'année. Il m'arrivait aussi de poser des questions à mes profs en français ou de risquer — dans cette langue — quelque remarque. J'avais eu des échanges, en français, avec René Habachi qui m'avait offert son amitié. Je confrontai chez Noura ou à *L'Automatique* mon agnosticisme assez farouche à sa bienveillante foi personnaliste. Mais, avec lui, je pouvais me rabattre sur l'arabe quand je voulais. Aussi, c'est à Carpentras, où j'arrivais de Marseille en route pour Paris, que j'eus ma première conversation avec une Française, la femme d'un cousin qui voulait savoir — d'une source qu'elle

estimait plus objective que son mari — à quoi s'en tenir sur la vie au Liban vers lequel le couple préparait son départ. L'interrogatoire me valut une migraine de trois jours.

Mais la France, à défaut du français, m'appartenait si naturellement déjà que le lendemain même de mon arrivée à Paris, j'exigeais, sans ambages, le départ du président de la République française. Et quel président! J'étais venu, ce matin-là, voir à quoi pouvait bien ressembler la Sorbonne lorsque je me retrouvai sur la place au milieu d'une manif d'étudiants. Deux minutes plus tard — juste le temps de jacter les slogans — ma propre voix arrivait à mes oreilles comme d'un autre monde (ce qui était bien le cas): «*Des amphis, pas de canons! Fouchet, démission! De Gaulle, à la porte!*»

Il y eut ensuite des pavés, les policiers qui nous chargèrent, le caniveau, le parapluie, et, enfin, moi remontant à toutes jambes le boulevard Saint-Michel. Ma mégalomanie avait vécu.

J'ai fréquenté la Sorbonne et le Collège de France au temps des grands maîtres. Bachelard et Merleau-Ponty venaient de mourir. Mais les noms d'Aron, Gurvitch, Friedmann, Jankélévitch, Ricœur, Hyppolite, Wahl, Alquié, Berque, Rodinson et quelques autres surchargeaient mon emploi du temps. À force d'écouter ces messieurs, je me libérais de l'envoûtement que leurs seuls noms avaient exercé sur moi au cours de mes années de fac à Beyrouth. J'étais même devenu exagérément critique vis-à-vis de l'enseignement de certains d'entre eux. Nonobstant ma fréquentation remarquablement assidue des amphis et des salles de cours, mon cœur battait, en fait, pour les déviants, les vitrioleurs. Je jouais Jean Genet contre Aron, Jacques Prévert contre Jankélévitch. Mes dés étaient pipés. Contre Juliette Gréco ou Yves Montand, le vieux Gurvitch (mauvais accent, mauvais français, mauvaise humeur) ne pouvait faire le poids.

En même temps, à côté de Sartre, une nouvelle étoile montait dans le firmament de mon rêve universaliste: Karl Marx, dont la philosophie morale se trouvait au centre de mon premier projet de thèse. Dans ma chambre mal chauffée de la rue Ponscarne, je passais des dizaines de nuits blanches à résumer son œuvre avec une minutie qu'aujourd'hui je trouve franchement pathologique. Il me fallut cependant quelque temps encore avant d'adopter ouvertement, pressé par la conjoncture intellectuelle de Beyrouth où je rentrai définitivement au début de l'automne 1965, l'étiquette marxiste. C'est à Beyrouth également que j'entendis parler, pour la première fois, d'Althusser et de Foucault, dont les noms sortaient encore des limbes au cours de mes deux courtes années parisiennes. Enfin, je ratai Lévi-Strauss qui pourtant était à deux pas, dans quelque salle de ce Collège de France où j'allais régulièrement écouter Berque et Hyppolite. J'avais rencontré le nom de l'anthropologue dans *la Critique de la raison dialectique* de Sartre. Mais je ne mesurais pas encore la puissance de son œuvre. Aujourd'hui encore je regrette ce retard.

La culture française que j'avais élue était celle de l'irrespect. Il y en a d'autres, je le sais. Par ailleurs l'irrespect qu'aujourd'hui encore je fais mien n'est pas synonyme d'effronterie ni de vulgarité. Il n'a rien de violent. En prenant de l'âge, j'ai fait quelques progrès sur le chapitre de la politesse. Je concède volontiers que l'humour — autant que l'amour qu'il contribue à entretenir d'ailleurs — est une lumière de vie; l'ironie, talent humoristique de première nécessité, représente, à mes yeux, une vertu cardinale. En revanche, je répugne de plus en plus à la violence verbale et regrette de ne pas avoir appris

plus tôt à l'éviter. L'irrespect que je revendique est une attitude de l'esprit. Il consiste à ne pas s'incliner devant les arguments d'autorité, à postuler que personne n'a assez de génie pour mériter de votre part une démission de la raison.

RYTHMES VERSUS STRUCTURES. Avant même d'entamer des études de philosophie, j'avais contracté l'habitude d'apprendre par cœur des formules de philosophe ou même des phrases de romancier que j'estimais receler une sagesse profonde ou présenter une structure particulièrement vigoureuse. À cette dernière catégorie appartenait, par exemple, la fameuse définition sartrienne de la conscience: «*La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un être autre que lui.*» En arabe, je mémorisais plutôt des poésies, pour leur beauté ou encore pour obéir au même charme de l'exotisme et de la difficulté. Entre autres les célèbres vers de la *Lâmiyyat al-'Arab*. Que la beauté de ces deux types de discours ne fût pas la même, j'en étais bien conscient. J'avais hâte même de rapporter leur différence à une divergence générale opposant les deux langues. Déjà imbu de Coran, de rythmes poétiques arabes, de *saj'* et de *gharib*, je pensais que, pris dans une oralité foncière, le discours arabe ne pouvait avoir pour idéal de beauté que la majesté du verbe, la symétrie des rythmes et l'éclat extrême des images. Par contre, l'écrit français dont la musique était trop discrète à mon goût, tenait, selon moi, sa supériorité d'une plus grande sérénité du vocabulaire, de la robustesse et de la variété des structures phrastiques. Il répondait donc mieux aux besoins d'une analyse rationnelle, soucieuse des nuances, et démêlant, sans occulter leurs cohérences, les multiples niveaux de la réalité. Pour tout dire, je le trouvais bien adapté aux besoins de la longue marche vers l'explicitation de l'être. Ce qui ne l'empêchait pas de véhiculer (dans les grands romans, par exemple) des vérités fulgurantes, des raccourcis de la condition humaine. Seulement, je pensais qu'il s'agissait de véritables raccourcis où venait se

condenser une connaissance préalable de chemins beaucoup plus longs et plus sinueux.

C'était évidemment une théorie d'enfant, conditionnée par le caractère très étriqué et par la forte dissemblance des deux corpus arabe et français que j'avais jusque-là visités. J'attribuais à chaque culture les vertus et les défauts de ce que je connaissais d'elle. Néanmoins, l'idée d'allier dans ma future production littéraire, la magie du verbe arabe aux vertus de l'analyse caractéristiques — selon moi — du discours intellectuel français, servit de justification principale — parfaitement explicite — de mon choix de faire — contre le désir de mon père — des études de philo.



Contre Juliette Gréco ou Yves Montand, le vieux Gurvitch (mauvais accent, mauvais français, mauvaise humeur) ne pouvait faire le poids

LE PIED DE RODINSON. J'ai appris de la bouche d'un autre que je pouvais me considérer comme un écrivain de langue française. C'est arrivé le 27 février 1982. En présence de plusieurs dizaines d'auditeurs, Pierre Chaunu, historien vénéré au verbe austère, qui présidait mon jury de thèse, me dit du haut de la tribune de l'amphithéâtre Descartes en Sorbonne, qu'il venait de découvrir en moi «*un grand écrivain de langue française*». L'aspiration à ce titre ne m'avait jamais empêché de dormir. Je tenais beaucoup à écrire correctement, à éviter les mots et expressions momifiés, à faire de belles phrases même. Mais de là à me considérer comme un écrivain, voire «un grand écrivain» de langue française... J'étais fier des ressources de mon expression arabe; fierté qu'exagérait sans doute la misère qui, dans ce domaine, régnait autour de moi. Je ne tenais donc, nullement, à me fourvoyer dans l'immense continent des Humanités d'expression française, hérissé de si grands noms (ces auteurs contemporains que j'adulais) et où j'aurais été classé d'emblée comme citoyen de seconde zone voire comme titulaire d'un simple visa de tourisme. Si bien qu'avant de produire cette thèse que Maxime Rodinson poussait devant lui, le matin de la soutenance, dans le chariot où apparemment il faisait ses emplettes au marché du coin, je n'avais rien écrit de consistant en français: à peine des compositions d'examen, trois ou quatre projets de thèse, des résumés de cours. Ce ne serait tout, cependant, qu'à condition d'oublier la petite montagne de résumés de lecture que j'avais accumulés. Résumés effarants de précision, si soigneusement rédigés. Résumés à la confection desquels j'ai usé mes jours et mes yeux et qu'à 95% je n'ai plus jamais utilisés. Résumés que s'agissant de questionner mon apprentissage de l'écriture je serais mal inspiré d'oublier, car c'est principalement en résumant que j'ai appris à écrire.

Quoi qu'il en soit, en écoutant la déclaration de Chaunu, que vinrent agrémenter d'ailleurs les éloges moins solennels mais tout aussi catégoriques des autres membres du jury, je fus pris de panique. Je commis des fautes de français en cascade, en marmonnant, à leur adresse, des phrases de remerciements. En sortant de l'amphithéâtre pour précéder au café *L'Écritoire* ces grands messieurs et quelques amis à qui j'offrais un pot, je m'aperçus que j'avais oublié mon imperméable plié sur le dossier de mon siège. Je priai un ami que je dépassais dans la cour de la Sorbonne de revenir le chercher. Il s'exécuta mais non sans m'avoir lancé un regard dont le sens ne pouvait m'échapper: tout le bien qu'on venait de dire de mon travail, entendait-il m'expliquer, ne m'autorisait pas à prendre un ami pour un porte-manteau. Or sur cet aspect des faits, j'étais si entièrement d'accord avec ledit ami que je faillis fondre en larmes et que, rentrant en trombe dans le café, je marchai sur le pied de Maxime Rodinson. Il eut une crispation de douleur qu'aujourd'hui encore je ne me pardonne pas.

UNE FAUSSE QUERELLE. Car pour moi, il ne pouvait s'agir de m'installer dans un statut quel qu'il soit. Il est vrai que les éloges — auxquels j'ai prétendu, pendant très longtemps, être insensible — arrivent aujourd'hui, quand ils sont crédibles, à



La langue française m'a charmé par les intarissables ressources qu'elle offre au cheminement de la pensée

m'émouvoir. À entendre répéter des gens dignes de foi que vous écrivez bien, vous finissez par vous dire qu'ils doivent avoir quelque bonne raison de le croire. En éprouver du plaisir est une attitude mois suffisante, en définitive, que l'indifférence farouche où je me cantonnais jadis. Une sensibilité bien gérée au jugement d'autrui finit, en nous rappelant nos limites, par modérer notre vanité.

Néanmoins, je reste loin de vivre la capacité d'écrire comme un don. Bien écrire ne suppose nullement que l'on soit à l'aise dans l'univers d'une langue. L'effort authentique d'écriture se déroule, au contraire, sous le signe du malaise. Les approximations, les incertitudes, les ratures constituent les conditions d'émergence d'un style original; par contre les tics, les tournures toutes prêtes, même si elles sont personnelles, ne font que ramener le texte au bercail de la banalité.

Précisément, la langue française m'a charmé par les intarissables ressources qu'elle offre au cheminement de la pensée vers son expression adéquate. L'adéquation de l'expression s'y obtient par touches successives et variées. On est débordé d'alternatives, de virtualités. Elles sont offertes par le vocabulaire, les procédés syntaxiques, les figures de style. On est gratifié, au bout de ce procès d'approximation, de la sensation d'avoir bien dit ce qu'on voulait dire, de n'avoir sacrifié aucune nuance. Pourtant la boucle n'est jamais définitivement bouclée: les possibilités de faire mieux ou de procéder différemment n'ont pas de limites.

Avoir fréquenté le français pendant de si nombreuses années, y avoir tant lu, enseigné, écrit ne m'a jamais inspiré, par ailleurs, de véritable crainte pour mon identité linguistique

ou, plus généralement, culturelle. Sans nourrir la prétention (ni d'ailleurs l'ambition, combien stérilisante, combien désespérée) de coïncider avec le Soi idéal, ou l'Esprit de ma langue maternelle et de la culture qu'elle véhicule, je reste fondamentalement arabe, arabophone et — pour vous infliger un néologisme — arabographe. Le français, j'y suis arrivé, pour ainsi dire, volontairement, en profitant de quelques chances qui se présentaient, certes, mais au prix d'efforts prolongés. Je continue à entretenir mon arabe, à le corriger, en douceur, sans plan préétabli. Je me contente de faire attention à mes mots, à mes phrases, et, en cas de doute, d'ouvrir un dictionnaire ou une grammaire. Car l'arabe, personne ne le connaît plus assez, personne aujourd'hui ne peut prétendre le «posséder». C'est une langue vivante, certes; quant à ceux qui en avaient la parfaite maîtrise (ou qui, du moins, nous donnent, à nous, l'impression de l'avoir eue), ils sont tous morts et enterrés. Mais passons, puisque c'est là une autre histoire. J'ai traduit tantôt dans un sens tantôt dans l'autre quelques-uns de mes propres écrits. L'exercice est excellent pour apprendre à dépister les transpositions hâtives, les anachronismes aussi. C'est aussi un défi parce que l'auteur étant lui-même le traducteur, il est porté à nourrir l'ambition secrète de produire — sans se départir, toutefois, du souci de fidélité à son texte — un autre original et non pas une traduction.

Mon expression arabe passe pour être plutôt circonspecte, un peu à cheval sur les «*usûl*». Je suis certain, pourtant, que ma pratique du français lui a été bénéfique. Souvent je fais de longues phrases arabes dessinant des monts et des vaux, tant y sont fréquentes les incises, les appositions, les inversions. En me relisant, je me dis que quelque chose de français doit être passé dans le style (je laisse de côté le contenu): sans doute en effet de ce souci de l'adéquation et de la nuance que je mentionnais à l'instant.

À vrai dire, mon intériorisation de ce souci a gâché bien des poèmes qu'il m'est arrivé d'écrire en arabe. Un poème se construit par bribes. Celles-ci se logent dans l'espace que le texte esquisse, de sorte à donner sur des béances. Sauf exception, il faut laisser vacants ces abîmes parce qu'ils sont les arènes du rêve. Succomber à la tentation de l'expression adéquate, pleine, en ajoutant ça et là, l'une après l'autre, des notations complémentaires finit — même si ces dernières sont «belles» — par étouffer la poésie. Ce travers, je n'ai pas toujours su y échapper et je le regrette. Quant aux caractéristiques structurelles d'origine française que ma prose arabe semble avoir intégrées, je suis loin de me les reprocher. Tant qu'elles ne sautent pas aux yeux — pour les griffer, s'entend — elles demeureront, pour moi, au contraire, un sujet de fierté. En fait, c'est de la part de l'arabe (que je ne maîtrise qu'un peu mieux que d'autres mais qui donne corps à mes rêves) que je suis fondé à craindre des contaminations indésirables pour mon outillage stylistique français, forgé à grand-peine. Je reste, toutefois, mauvais juge de l'efficacité de mes précautions.

À LA BARBE DE MARX. Tout compte fait, il m'a toujours été pénible de m'identifier jusqu'à la coïncidence avec une étiquette autant que de me cloîtrer dans l'enceinte d'un genre. Je me soucie peu de savoir à quelle discipline se rapporterait tel de mes textes. Et, même affichées, les affiliations doctrinales ne sont jamais venues à bout de mon ironie. Pourtant j'ai eu mes idoles. Mais, analogues à l'idole en dattes du bédouin, elles restaient comestibles. Façon, peut-être, de me neutraliser, des communistes de l'Université libanaise, me traitaient,

vers 1962 d'existentialiste. J'en rigolais en dépit de mon admiration pour Sartre, tellement ce qualificatif me semblait détonner sur mon train de vie si ordinaire. Plus tard, j'optais pour un Marx moraliste, soucieux de la singularité des êtres et des situations. C'était un Marx avec qui on pouvait plaisanter. Il devait céder le pas partiellement à Lénine. La discipline partisane répondait, pour moi, à une exigence de droiture personnelle et d'efficacité objective. Elle correspondait mal à mon tempérament aussi peu porté à donner des ordres qu'à en recevoir. Ce qui ne m'empêcha pas d'adopter une ligne de conduite peu nuancée, rigide même, dénotant un aveuglement presque volontaire à l'ambivalence des comportements et aux subtilités des motivations. J'insiste. Mon propos n'est pas de gommer des vicissitudes de ma formation intellectuelle les velléités serviles. Car il n'est que trop fréquent que nos libérateurs eux-mêmes nous aliènent. Grisant, le concept sartrien de liberté devait longtemps m'empêcher d'intégrer pleinement dans ma vision du monde et de la vie ce que Sartre lui-même appelait plus tard le «pratico-inerte» et que Simone de Beauvoir dénommait, en termes plus communs, la «force des choses». À son tour, le marxisme vint m'imposer une perception fautive de l'articulation et de la hiérarchie des données qui constituent (et, par conséquent, des facteurs qui meuvent ou, au contraire, empêchent de bouger) nos sociétés. Loin de minimiser les effets déformants de ces miroirs qui me bernèrent pendant de si longues années, j'entends souligner seulement cette bénéfique inquiétude, ce scepticisme de dernière instance qui, au prix de traumatismes périodiques, me permettait de faire à mes idées des adieux philosophiques.

LA VRAIE QUERELLE. Un jour de mars 1988, je négociais chez Larousse à Paris la publication d'un dictionnaire français-arabe dont je suis co-auteur. Entre deux cafés, je surprénais mon propre sourire. J'étais en train de régler un très vieux compte. Dans ma tête, j'engueulais très bruyamment le directeur de mon ancienne école de Bint-Jubayl.

«Tu vois bien où je suis — lui disais-je — petit directeur de rien du tout! J'aurais pu rencontrer Pierre Larousse, en personne, s'il vivait encore. 50 classiques Larousse, mon œil! Parles-en encore une fois et je te les fais réciter. Tu ne peux plus me raconter n'importe quoi! Et de toute façon, c'est plus la mer à boire tes 50 fascicules. Surtout depuis mes nuits avec *Aphrodite*! Et puis, tu vois, ton dictionnaire de quatre sous, je ne te dirai pas où le mettre! Parce que, tu sais, ce *Petit Larousse*, c'est pas la merveille des merveilles. T'aurais dû me demander conseil; je t'aurais indiqué un dictionnaire bien meilleur pour passer ta vie avec! Ah j'oubliais! Surtout plus de «Rodrigue as-tu du cœur?» Je ne joue plus! Mais enfin qui es-tu pour te jouer ainsi de la vie d'un autre?»

Ainsi je vidais une querelle archaïque. Je commettais le bon meurtre. Au lieu d'aller risquer ma peau au combat contre le Comte, j'assassinais Don Diègue. Ce dernier ne s'excusait-il pas d'ailleurs de ne plus avoir assez de force pour se tuer? Autant l'achever donc puisque le Comte n'est que son substitut, sa réplique un peu moins décrépite, mais aussi vantarde et insipide. Pour ce faire j'utilisais la même arme dont autrefois Don Diègue, alias monsieur le Directeur, se servait pour nous terroriser: la maîtrise, feinte ou réelle, de la langue française. D'instrument d'oppression, cette maîtrise, à laquelle c'était mon tour de prétendre désormais, se muait en pouvoir libérateur. À certaines conditions, toutes les langues, toutes les cultures se prêtent à ce renversement.

TROIS FILMS (DE BERGMAN) AU PROGRAMME. J'ai gardé un souvenir vivace, quoique sommaire du film sublime d'Ingmar Bergman *Les Fraises Sauvages* que j'ai vu à Paris il y a trente ans. Il s'y agit d'un médecin bien avancé en âge qui va recevoir un prix ou une décoration (je ne sais plus) en couronnement de sa carrière de bienfaiteur de la société. Des images l'assaillent, en cette occasion, d'une vie qu'il sent approcher de sa fin. Il en ressort que derrière le *persona** que l'on va honorer, évoluait un être bien différent: égoïste, parfois menteur, non exempt de méchanceté.

Les consécérations — c'est vrai — charrient dans leur cours des images de péché et de mort. Cependant — Dieu en soit loué — personne ne salue en moi un bienfaiteur de la société. J'en conclus — à tort ou à raison — qu'il m'est permis de remettre à plus tard mes cauchemars et mes remords. En fait, ce qui risque d'envahir l'âme d'un intellectuel que l'on récompense, ce ne sont pas tellement des réminiscences de péchés mais bien plutôt des souvenirs d'erreur, et c'est plutôt que la peur de la mort l'angoisse du *silence**. Car que d'errements de l'esprit, que de ratures, que de fautes d'orthographe coûte un texte avant de se lire dans sa relative et factice perfection. Et un jugement précipité, une expression de mauvais goût même, ont-ils nécessairement moins de gravité qu'une faute morale et en sont-ils absolument distincts? Qui peut enfin garantir à quelqu'un qui écrit, non pas tant qu'il aura encore quelque chose à dire mais qu'il gardera encore assez de foi en ce qu'il a à dire pour y puiser la force d'écrire. Le silence d'une plume est, bien plus qu'une contrainte, une tentation de tous les jours. De même que la mort qui est une rupture, certes, mais qui est aussi la simple façon qu'ont les jours de se compter.

À moins de tomber sur une âme empaillée, les honneurs, les marques de reconnaissance sociale fragilisent l'être. Ce n'est pas de solennités que l'on a vraiment besoin, en les recevant, mais de tendresse. Faits pour exorciser l'angoisse, les rituels, s'ils comportent trop de pompes, risquent d'étouffer l'âme angoissée. Il n'est pas indispensable d'avoir été lexicographe pour savoir que le mot «pompes» attire comme un aimant le qualificatif «funèbres». Je me devais donc — puisqu'on m'en laissait le choix — d'imprimer à la cérémonie de ce soir un cachet de grande simplicité, d'intimité presque. Car s'ils n'effacent pas l'erreur ni ne conjurent nécessairement la montée du silence, l'amour et l'amitié (les vrais, s'entend) ressourcent le courage de vivre.

* Deux films de Bergman, bien sûr.

